TROUER L’OUBLI... et tous ces trous que ce lourd bout de phrase, trouer l’oubli, m’avait inspirés, trous venus devant mes yeux, forçant passage, réclamant d’être brodés, et sur tissu les points couleur d’encre encore et encore à la queue leu leu, unis par fil si fin, et à l’arrivée ce qui s’était dessiné, à la place de trou, c’était œil. Œil qui me regardait. Alors que j’avais voulu pousser ces mots, trouer l’oubli, dans leur dernier retranchement comme ouvre un enfant le ventre de son ours, bravant les interdits, pour voir dedans ou au moins au-delà et crever le tissu, percer la chair de l’étoffe et guetter le sourd du cri que les ciseaux allumeraient au moment de crever les fibres et en cercle tout autour de ce trou bien réel cette fois si j’avais osé comme l’enfant, l’imiter, au fil bleu ces mots que j’avais brodés de les avoir lus ailleurs et de les avoir aimés je les avais reçus pour titre : « Trouer l’oubli ».

Et maintenant de points en points, à petits traits qui se collaient les uns aux autres pour donner l’illusion d’un fil continu, sous mes yeux s’était ouvert un œil, ouvert dans le coton blanc et qui me regardait alors que c’était moi et pas lui qui devait voir, essayer de ramener à la vue, à la vie, ce que l’oubli avait avalé, ramener à la lumière pour être lu parce qu’écrit tel que je ou mon œil, lui ou moi, le verrais.

Et qui avait eu le dessus dans ce texte-ci ? Qui avait gagné et mené la danse, imposé sa vision partisane, déformée forcément, imposant la lentille déformante de son choix, l’œil intérieur, l’œil extérieur ou lui, le troisième, brodé sur ce carré de coton blanc aux bords mal coupés et qui n’en finiraient pas de s’effilocher et qui avait imposé sa vision à tout ce texte écrit et désormais ses images qu’il avait eues, lui, étaient décrites entre ces pages et plus il y viendrait d’yeux se poser sur ces mots plus le papier photographique en serait imprégné et ce serait de plus en plus net au point que toutes les hypothèses multiples pâliraient s’effaçant en ébauches de plus en plus floues et il ne resterait que ce que ce troisième œil aurait fixé sous son sceau de vérité pour l’éternité... leurs traces, leurs vies, leurs prénoms, et dans leurs murs de briques leurs gestes ?

CE DONT ON NE SE SOUVIENT PAS, on peut l’écrire[[1]](#footnote-1)... Commence un travail vertigineux et inédit. Ecrire sans appui sans support sans image et sans image c’est le silence. La voix est devenue silence. Alors obscurité. Recueillement. Existe-t-il quelque part un voile et il suffirait de tendre la main pour l’écarter juste un peu et que là derrière un frémissement de clarté, de couleurs, un flou de quelque chose qu’on pourrait décrire comme une certitude...

BALCON EN BOIS FONCE presque noir courant sur toute la longueur de la façade rose, j’y tiens, un rose en harmonie avec la teinte sombre du bois presque noir, rose, pas rose pâle, d’un rose assez soutenu, la brume et son odeur au-dessus de la Semois tôt le matin car et tous éveillés et tous debout même si seul le père part pêcher et le soleil ou sa promesse seulement mais qui révèlerait la besogne nocturne de l’araignée lorsque la tête tournée à gauche d’un corps pas plus haut que la rambarde et alors elle entre les barreaux du balcon avec le bruit de la roue dans l’eau et les algues que son mouvement soulèvera et qui de vertes finiront par être marron foncé je ne sais après combien de tours, indescriptible aussi la couleur du pull entre rouge et framboise d’une maille compliquée et particulière, lâche suffisamment, pour donner épaisseur et moelleux et qui restera à jamais l’illustration de ce que pouvait être l’amour maternel pour une enfant obéissante et sage, et lorsque tête à droite, au-dessus du corps grelottant, grotte aux fées et noir menaçant de l’enfoncée dans la roche interdite ou condamnée je ne sais plus et l’envie malgré tout d’au-delà de la limite, franchir l’interdit pour dénicher la promesse, puisque le nom l’indique, il y a bien une raison pour que ça s’appelle comme ça : la grotte aux fées. Et c’est bien la seule à avoir tenu ses promesses, c’est ce que je me dis lorsque j’y retourne 50 ans plus tard. Elle n’a pas bougé d’un pouce. Le panneau indique bien son nom à l’endroit où les pas assurés ont mené tout le corps autrefois élancé et une grille scellée dans la roche en interdit l’accès. Un linceul a été jeté sur le souvenir avec ce blanc violent d’une peinture fraîche sur le Vieux Moulin, c’était son nom je m’en souviens, rose, il était rose, j’en suis sûre. La roue a disparu. L’ai-je seulement connue ? Ou imaginée[[2]](#footnote-2) ?

DU CHALET DE TROU DE BRAS, de cette construction neuve en un lieu improbable au nom énigmatique, je ne parlerai que de ce qui s’efface. Volontairement je tairai son histoire. Rien ne sera dévoilé de l’étrange fortune qui permit sa création ni par qui pas plus que pour l’usage de qui. Ce qu’ils faisaient et leur lien de parenté avec moi. Son nom que j’avais oublié et qui me revient ne vous dira rien, il faudrait parler patois, wallon, mais pas n’importe quel wallon, chaque région a le sien, incompréhensible aux autres, je ne le parle pas, des mots et des expressions surnagent, échappent au contrôle, à la bouche où ils étaient censurés, que les parents avaient continué à dire en wallon de rares fois parce que c’est plus parlant, c’est ce qu’ils disaient, et la signification du nom en fer forgé accroché au bois de son fronton, il avait fallu me l’expliquer à cause de ça, une langue assassinée par une volonté politique, le chalet s’appelait Al Hamlet. Je ne m’attarderai pas sur les images nettes comme la barrière de bois au bout du chemin de campagne sur lequel cahote la voiture, le balcon et l’intérieur. Le poêle au gaz étrange qui ne sert qu’à chauffer tout aussi volumineux que ceux qui servent aussi à cuisiner et une fois la porte franchie une douce chaleur hiver comme été et lorsqu’on y vient en visite, on n’y prend pas de repas, seulement un goûter. Un goûter pour adultes avec le café brûlant servi dans un service en porcelaine et une part de tarte sûrement au riz ou aux fruits avec le sucre glace que la boulangère aura rajouté par-dessus. Le corps d’enfant n’est pas à sa place, il tente de se faire immobile, muet, de passer inaperçu, une petite fourchette en argent entre des doigts inadaptés, qui sauraient bien mieux saisir le quartier de tarte et le porter à la bouche pour qu’elle morde dedans et le corps gourd de trop d’immobilité forcée et de silence aussi, il doit juste attendre que le temps passe mais il peut regarder. Promener les yeux et avec eux se promener, par eux se déplacer un peu. La statue sombre sur la commode et c’est la première sculpture que je vois et le soleil accentue les creux et les bosses et les muscles aussi et il est nu un genou à terre l’autre jambe à angle droit comme un chevalier qui salue son roi dans la main une assiette qu’il ne tient pas correctement. Lui aussi figé dans l’attente. Ce n’est pas une assiette on me dira plus tard, c’est un disque. Les sapins noirs derrière le chalet tandis qu’on se retourne pour faire signe de la main et que redescend la voiture c’est comme la couverture de mon livre Heidi[[3]](#footnote-3).

VISITE RARE en dehors de celle du jour de l’an obligatoire et plus festive. Maison de briques avec un seuil de porte gris clair, de ceux qui deviennent noir brillant un jour par semaine et c’est toujours le même et c’est par lui que finit le nettoyage de ces maisons du nord collées les unes aux autres lorsque la raclette aura poussé l’eau sale jusqu’à lui, le seuil de la porte d’entrée, et après il sera propre lui aussi car on lave aussi ce seuil qui reflète au-dehors la propreté du dedans même pour celui qui passe juste devant, qui ne rentre pas, ou qui ne connaît rien de qui habite là et qui ne le franchira pas mais qui saura tout ce qu’il faut savoir de l’avoir dépassé, d’être passé devant peut-être rien qu’une fois. A l’opposé de lui à l’arrière de la maison une cour dérobée au regard par trois hauts murs, le quatrième est celui de la porte de la cuisine. On m’autorise la sortie lorsque les grands parlent trop. Un poêle qui sert à chauffer et à cuisiner, celui-là, et à côté un fauteuil comme dans toutes les cuisines en plus de la table et des chaises. Dehors dans la cour rien. Une longue liste de tout ce que cette cour ne contient pas. Juste des murs de briques et dans celui d’en face une porte en bois toute entourée de briques. Un mur qui s’est laissé percer. Et il se laissera passer si la main d’enfant parvient à maîtriser l’étrange mécanisme en fer qui permet de lever le levier avec une espèce de petite pièce ronde de la taille d’une pièce de 1 franc belge sur laquelle doit venir appuyer le pouce tandis que les quatre autres doigts enserrent la poignée verticale. Je ne dirai rien de l’au-delà ou alors juste ça : une cour bien plus vaste qui est la cour de récréation d’une école communale où je ne suis jamais entrée. Le seuil de la porte d’entrée de la maison est hachuré de fines stries façonnées par le marbrier, régulières et parallèles.

CHEZ NINIE ET SOPHIE ou alors chez Blanvallet. On dit l’un ou l’autre indifféremment. Plus personne pour me dire s’il faut deux n à Ninnie et comment ça s’écrit Blanvallet. Deux sœurs qui vivent toutes les deux et avant il paraît que c’était avec leur mère aussi. Mais nous, les petits-enfants, on ne l’a pas connue, leur mère. Vieilles déjà lorsqu’on les connaît et ne sont plus que toutes les deux. Une fois l’an il faut y aller, chez Blanvallet. On y va tous à pieds depuis la maison de ma grand-mère et il faut les embrasser. Embrasser Ninnie, on en parle avant et on en parle après. D’autant plus qu’on reçoit des cadeaux. Les cadeaux à Noël ou pour la St Nicolas, c’est que pour les enfants, même si nous on ne les connaît pas, Ninie et Sophie, ou si peu, on nous a expliqué qui c’est mais on n’a pas retenu, on est un peu perdu dans leurs histoires aux parents de quand ils étaient petits. Chez Ninie et Sophie, les parents y sont à l’aise, ils plaisantent, on sent qu’ils connaissent bien la maison, basse de plafonds, des fenêtres à croisillons blancs qui n’éclairent rien, des rideaux en dentelle parce que des fenêtres ça s’habille c’est comme ça même si elles donnent sur le jardin derrière et qu’il n’y a pas de vis-à-vis. Dedans très vite on étouffe. Il n’y a pas de place pour jouer avec nos cadeaux une fois qu’on les a déballés. On a bien dit bonjour et puis aussi merci pour tous les jouets, on a encore embrassé, mais il faudra y revenir encore avant de partir à la joue vieille et qui pique, la moustache blanche et la barbe, c’est qu’elle pique Ninie ou alors c’est Sophie, indéfinies l’une de l’autre, des lunettes rondes cerclées d’or et des cheveux blancs, sans mari, laides, restées ensemble à deux près de leur mère, dans sa maison, au-delà des rideaux, des carreaux, il y a ce jardin ravissant, hortensia fanés qui garderont un peu de leur lustre de l’été passé pour le colorer une fois que l’hiver l’aura dépouillé et terni, et quand enfin la permission nous est donnée de quelques pas dehors avec deux ou trois adultes, toujours au moins deux parents dans le tas qui se dévouent pour sortir les enfants un petit quart d’heure dehors pas plus parce qu’il fait froid ils disent tandis qu’ils continuent sans s’interrompre leur conversation entamée, animée de l’effet de l’alcool servi par Ninnie ou Sophie et qui augmente la convivialité nous surveillant du coin de l’œil et ils nous rentreront lorsqu’ils auront trop froid leurs tenues habillées pour les fêtes sont rarement chaudes et confortables mais la maison basse du dehors protégée par son voilage de dentelle aux fenêtres ça a dû imprégner notre rétine autant que le ressenti du piquant de la barbe de Ninie notre épiderme à moins que ce ne soit la barbe de Sophie et ils riront de nous une fois rentrés chez les grands-parents parce que nous avions été forcés de faire des baisers à Ninie, si gentille de tous ces cadeaux qu’elles choisissaient à deux pour nous chaque année qui ne les connaissions pas. Une des deux avait occupé un bon poste à l’administration. Cela me revient maintenant, c’est ce qui se disait, et de l’autre rien, peut-être s’est-elle juste occupée de leur mère, pendant que sa sœur travaillait. Ninnie et Sophie, restées vieilles filles. Mortes sans laisser de trace.

C’EST LÀ que je dois écrire, l’enfant n’est qu’un figurant, ce je si jeune, si candide, aura-t-il à lui seul la force de ramener à la lumière, ne devrait-il pas laisser la place au corps adulte écrivant, pourront-ils travailler de concert, unir leur force, comme Ninnie et Sophie, jamais le nom de l’une sans ajouter le nom de l’autre, seul l’ordre changeait, les ongles trop longs sur le clavier, ça dérape, et ça crisse, et j’aurais mieux fait d’empoigner le Sheaffer[[4]](#footnote-4) et le cahier à spirale où il reste des pages vierges, à la couverture si rigide que le corps peut écrire n’importe où, dans n’importe quelle position, pour coucher les souvenirs, et arracher ces deux-là à l’oubli. Elle agite ses griffes et leur bruit sur les touches noires du clavier en bakélite ressemble aux cris des corbeaux, ombres maléfiques qui sans cesse reviennent comme l’idée du tort qu’elles ont subi, ces deux-là, disparues et personne pour en dire quelque chose, au-delà du petit service d’enfant en plastique, tasses jaunes et rouge, soucoupe et le capuchon couvercle du petit sucrier qui s’emboitait pile sur lui, je l’ai retrouvé et donner pour jouer, pour prolonger les gestes de l’enfant, qu’un autre enfant s’y attelle maintenant, un cadeau reçu ainsi sans raison aucune, car à tout cadeau toujours il fallait le mérite, cadeau récompense, mais celui-là que j’avais reçu chez Sophie et Ninnie, il était parfumé à la gratuité et ça sentait l’inconnu, l’exceptionnel, même si l’enfant ne pouvait pas l’identifier, le dénommer ainsi, le reconnaître. Il y aurait le corps reconnaissant dans le fouillis des souvenirs pour extirper celui-là pour redresser un tort pour contrecarrer la vie, le destin, l’injustice de ces deux vies-là, que le corps ne penserait pas avoir valu le coup. Car ce corps redresseur de tort dès qu’il envisage de prendre la plume... Je devrais le calmer, je sais qu’on n’écrit pas dans l’urgence, qu’il faut le laisser ruer un peu dans les brancards, s’assurer qu’il a quelque chose à écrire, à éructer, autre que des mauvais mouvements de dents contre le mord qui le gêne et qui emplit de bave les lèvres retroussées et qui lui fait secouer la tête d’énervement et de tant d’impuissance. Ninnie et Sophie, le corps écrivant et moi, je , l’enfant qui se souvient et celui qui a reçu le service de poupée. Elle jouait cet été dans le jardin et j’avais autorisé l’eau dans la cafetière et remplir les tasses en vrai c’était délicieux, je le voyais sur son visage et aussi sur celui de l’enfant que je n’étais plus depuis longtemps. Et à notre table improvisée, une grande caisse en carton, recouverte d’une nappe, il y avait assis avec nous leurs deux corps indistincts l’un de l’autre, accouplés. Elles étaient là, Ninnie et Sophie.

ET LES SOLS EUX, quelles traces garderaient-ils de nos vies ? Des pieds que sur eux nous avons posé, dedans eux ou en surface et dedans nous le souvenir d’eux qu’ils nous ont laissé à des âges différents. Et de cela aussi le corps écrivant voudrait témoigner[[5]](#footnote-5).

ET CE JE bousculé, cul par-dessus tête, exposé, traversé par l’écrit, et c’est lui qui écrit, décrit, ses cris et ça donne du je à répétitions de peur de le perdre de se perdre dans le corps écrivant confusion d’identité est-ce de lui ou de moi que l’on parle, que ça s’écrit[[6]](#footnote-6).

ON PEUT SE DEMANDER qui guide, qui se laisse traîner. Celui qui mène sera-t-il mené lorsque les années auront passés. Que choisit-on d’égarer ? Ou qui ? Pourquoi toujours ce à quoi on tient le plus ? Ecrire pour tenter de récupérer ce que la mémoire distraite a perdu. Ecrire pour rappeler à soi ce qu’on a laissé s’éloigner. Ecrire, c’est devenir chien de berger et rappeler à soi un troupeau imaginaire. Leurs gestes[[7]](#footnote-7).

LES GESTES ANODINS[[8]](#footnote-8) dont on se souvient.

Une transmission de cris par défaut d’autre chose, à défaut des gestes qui ont construit, et qui me sont si inconnus, que même les écrire dans le liseré de l’oubli, je ne puis.

ÉCRIRE CE SERAIT écarter le rideau de la fenêtre qui veut dissimuler, garder l’intime en secret, mais écrire écarterait le rideau pour voir au-delà, pour tenter de voir ce qui se tient derrière, et ce que l’on ne voit pas, on l’invente et de l’écrire, on donne vie car écrire n’est pas parler, écrire, c’est figer quelque chose et personne ne pourra contredire, même à cogner contre le carreau[[9]](#footnote-9) parce que ce qui est écrit est écrit.

ET LES HYPOTHÈSES ne se contrediraient pas, elles ouvriraient des possibles et ça ferait la main qui repousse le rideau avant d’ouvrir la fenêtre et à deux battants ouverte elle laisserait entrer de l’air frais au-dedans, du léger, du doux de matinée de printemps, et on pourrait les laisser fleurir ces hypothèses avec à leur suite tous ces conditionnels au parfum d’idéal tout autour de Ninnie et Sophie et peut-être qu’elles ramèneraient Blanche et son souvenir, ramener sa trace, d’elle aussi, pas connue, que je n’ai pas rencontrée, juste croisée sur un marché lointain, et sa vie sous tutelle, couple formé par sa mère et elle, excluant l’homme, le tenant à distance, de peur, de peur d’abandon, de souffrance, de solitude, le rejeter au loin et avec lui tout espoir d’ailleurs, d’autre chose, de douceur et de défendu, de terreur, de danger, Blanche[[10]](#footnote-10), pauvre Blanche dont j’ignorerai toujours tout jusqu’à son prénom, mais la vie que je lui avais inventée avec lui, dedans lui, mon corps écrivant et tout ce que j’avais écrit, je viens de le retrouver et pour Ninie ça aurait pu s’écrire pareille d’une hypothèse ou l’autre. Les écrire ici. Et alors de ce passé inventé mais décrit ici, elles n’auraient pas vécu pour rien. Elles auraient connu bien des choses, des douleurs, mais des bonheurs aussi, et des rêves réalisés un tout petit peu.

ÉCRIRE A LA LISIÈRE du souvenir, là où le liseré s’effiloche, où l’oubli déjà vient réclamer son dû. Ecrire à cet endroit et ce dont on ne se souvient plus, on le construit. Est-ce permis ? Creuser au-delà de l’image trop précise. Le doigt de l’enfant[[11]](#footnote-11) frotte tout autour de la brique inaltérable.

ÉCRIRE DANS LE LISERÉ de l’oubli, c’est un peu comme construire sur du sable. On se demande combien de temps ça peut tenir.

Ou alors écrire, c’est empiler des briques avec du sable, dresser des murs de briques avec du sable pour ciment et prier pour que ça tienne debout, droit, longtemps, et ensemble. Et alors rien qu’à ce moment-là à l’instant de tracer le mot fin en être presque certain.

1. 1

   Sheaffer, stylo plume, plumier, porte-plume et pâtés, nouvelle étape, Pelikan, porte-plume réservoir pas cher, communion et cadeaux, Sheaffer, plume indéformable, court, corps boudiné, inélégant, plume incrustée dans la bakélite qui rend l’objet de la marque unique, reconnaissable, couleur noire et pas le choix, stylo sobre qui pourrait être triste on n’en est pas loin, stylo d’homme et pourtant mon amour est immédiat, total, peut-être de l’avoir perdu et le drame reste vivace. [↑](#footnote-ref-1)
2. 2

   Sheaffer, stylo plume dans plumier volé coincé entre l’arbre et son tuteur sur la place pour rouler à patins à roulettes librement, Sheaffer à la consonnance allemande à l’orthographe étrange qui ramène à l’oreille la langue maternelle d’une nounou partie depuis longtemps et une nostalgie à un âge où je n’en ai pas conscience, reçu pour la communion et à peine utilisé, réveil en pleine nuit et course jusqu’à la place et l’arbre et son tuteur et entre les deux rien, Sheaffer et son goût de regret, avant lui des stylo-plumes réservoir de petits prix, Pelikan et ses cartouches plus courtes d’une taille universelle, Sheaffer, Pelikan avant et après lui à la plume indéformable, j’aurais pu le garder 10 ans, tu n’avais qu’à ne pas l’oublier, le garder une vie j’aurais pu, appuyer dessus en écrivant, crayon qui perfore la feuille, dont le trait s’imprime dans la masse des feuilles d’après celle sur laquelle j’écris, tellement j’appuie fort, rage de laisser une trace déjà, plume comme un bec d’argent incrustée dans le manche et qui ne s’ouvre pas en deux sous la pression, une fente qui sait se tenir fermée, simple ligne verticale bleue dans la brillance argentée, je fais trembler le banc et ça énerve mon voisin, tu appuies trop fort, un stylo d’homme pour moi qui veut tellement faire fille, sans que je l’ai choisi et aussitôt sorti de dessous le comptoir de bois, il faut baisser la tête pour les voir alignés dans la vitrine en-dessous, et le petit bloc de feuilles blanches où on nous propose de l’essayer, le monsieur a dévissé le flacon d’encre bleue et délicatement y a trempé la pointe du bec d’argent, ma mère trace sa signature une fois, deux fois, me le tend et je trace les lettres de mon prénom, Anne, puis un trait ondulé comme un serpent. On a pris le bus plutôt que la voiture ce mercredi après-midi à cause des embouteillages et on a marché dans la circulation entre les voitures et les bus, trottoirs, traverser, trottoirs, jamais dans les passages cloutés, plus vite, marcher vite, être tractée, arriver au passage Lemonnier de Liège, la grande papeterie qui fait le coin et dedans la sobriété raffinée du bois partout, des vitrines aux murs et du comptoir qui fait toute la longueur, dire bien bonjour je sais sans oublier Monsieur après bonjour, du papier à lettres et des cartes de visites avec enveloppes assorties, bleu clair avec un joli grain discret et le prénom suivi du nom, faire graver le mien, ce sera pour plus tard. [↑](#footnote-ref-2)
3. 3

   Sheaffer, shäfer, sheaf, a package of several things tied together for carrying or storing, gerbe en anglais, shäfer, berger, shaf, mouton, lier, conduire ou suivre,

   Sheaffer, bec qui conduit ou qui guide et moi, le mouton, je suis. Il est mon berger. Dommage qu’on me l’ait volé. Toujours prêt, toujours en alerte, plus de cartouches, on utilisera la petite pompe fournie avec et on changera de couleur d’encre, des années à écrire en violet, combien de sheaffer pour une vie, marque qui a survécu au temps qui passe, sheaffer retrouvé inchangé sur internet quarante ans plus tard, cadeau encore, ne plus le confier à l’arbre, je suis devenue son berger, ne pas le perdre et le guider au fil des lignes imaginaires de mes carnets sans ligne. La marque sur le majeur ne se reformera plus. [↑](#footnote-ref-3)
4. 4

   Sheaffer, stylo plume, porte-plume réservoir on disait

   Réservoir de mots aussi mais alors je ne le savais pas

   Il était mon berger et je laissais conduire son bec d’argent

   indéformable incrusté dans sa bakélite noire

   Stylo d’homme pour une petite fille et il aurait pu faire triste de trop de sobriété

   Corps boudiné, ramassé, avec minuscule bouton blanc dans le noir de son casque

   Et ça agace le doigt inoccupé et on ne saura jamais à quoi sert cette aspérité.

   Sheaffer à l’oreille rappelle la langue maternelle d’une nounou disparue,

   Trop tôt volé d’avoir été abandonné entre le tronc de l’arbre et son tuteur.

   Stylo à la marque au goût de regret j’aurais pu le garder 10 ans,

   Appuyer trop fort son bec indéformable sur la feuille du cahier,

   M’appuyer de toutes mes forces comme sur un bâton de berger,

   Rage de laisser une trace déjà, les mots incrustés dans l’épaisseur des pages dessous,

   Le garder toute une vie si je n’avais pas voulu les mains vides pour patin à roulettes.

   Stylo que je n’avais pas choisi mais qui était pour moi parmi tous ceux couchés côte à côte dans les placards muraux, vitrés de la papeterie

   Du passage Lemonnier à Liège où pour la première fois j’avais imaginé mon nom écrit en haut à gauche - hésitation entre écriture manuscrite ou imprimée majuscules, couleur et grain - sur des cartes de visite et rêvé ce choix.

   Toute une vie plus tard ou presque il apparaît en vrai sur la couverture du livre publié.

   Sheaffer, son successeur, le mener au fil des lignes imaginaires de mes carnets sans ligne. Je suis devenue son berger. [↑](#footnote-ref-4)
5. Taches sur le béton de la pompe à essence. Les éviter parfois c’est impossible, il faut laisser les roues passer dessus et poser le pied botté, réticent, pointure 39, avec la main trouvant appui sur l’épaule devant, dans la tête l’image de la moto couchée n’est jamais loin. Glissant aussi le lino sous chaussette pointure 24, volonté illusoire d’échappée, révolte, menton ouvert et tout le sang, points de suture sans anesthésie pour faire tenir et ça va tenir longtemps. Il se tient debout et je le vois immobile de dos dans le coin de la cour et je ne comprends pas. Dans l’arrière cuisine un fauteuil dans lequel il reste assis de plus en plus souvent. Juste à côté la porte ouvre sur la cour. Des murs de briques très hauts comme un sas entre la maison et le jardin. Murs et sol même rouge sombre des briques, à terre elles sont posées sur la tranche, petits rectangles allongés, bombés et glissants de trop de jours de pluie et de mousse aussi qui s’épanouit dans les joints. Dans l’angle une rigole perce le mur au sol pour mener au-delà, que ça ne se voit pas. C’est là qu’il va pisser. Je mets longtemps à comprendre ce qu’il fait. On m’empêche de sortir à ce moment-là. Il y a des WC pourtant. Il porte des chemises blanches, une nouvelle chaque jour, col amidonné, même pour jardiner. On le salue dans le village d’un monsieur le directeur qui lui fait soulever son chapeau en inclinant la tête. Ma main dans la sienne, la gauche. Et je comprends plus tard maison à retraverser escaliers première volée fenêtre regard au-delà de la cour emmurée deuxième volée au bout la salle de bains enfin avec une chasse d’eau en chaîne avec une pomme de pin qui se laisse attraper comme le pompon du manège il faut se hisser sur la pointe des pieds, pointure 33. Ma chambre au sol en lino moucheté blanc et gris, facile à nettoyer, c’est pour cela qu’il a été choisi, ce sont des sols qui se lavent facilement elle répète ma mère et que c’est l’important. Sol que je ne nettoie pas, pas avant la pointure 37 mais le bruit du torchon que freine le grumeleux de revêtement fait comme un soupir à côté de moi qui étudie. C’est mon tour maintenant. Petits carreaux blanc cassé, balayer, savonner, frotter, rincer, sécher. L’eau ramenée à la raclette au centre de la pièce et ça fait une flaque bien ronde et le torchon gris, qu’il a fallu plier en deux et tordre des deux mains et tenir le plus longtemps possible pour que l’eau dégouline jusqu’à la dernière goute dans le seau, le jeter sur la flaque et le laisser boire à satiété. Ensuite le froncer, ramer les deux bords et d’un coup le conduire dans le seau vite pour que ça ne dégouline pas trop et recommencer tordre fort plus fort jusqu’à plus d’eau au milieu de la pièce. Attendre que le sol soit sec pour poser le pied pointure 38, taille définitive elle appelle ça ma mère. C’est ce qu’on appelle un sol qui se lave facilement. Le sol en plancher marin doux au toucher du pied, pointure 39, parce qu’avec les années la voûte plantaire s’affaisse en fait, que marcher dessus en chaussures, c’est se priver d’un plaisir sensuel, le déroulé du pied... Illusion de prendre la mer quand pied posé dessus nu. Le torchon, il y a des années qu’on l’appelle serpillère et il travaille à même le plancher marin dans un parfait silence. Dans le salon de ce qui était chez eux le sol s’effrite doucement. Dans le rouge foncé une mousse blanche venue d’on ne sait où comme une transpiration que le chauffage poussé à fond du temps de mes parents ne laissait pas passer. Bave blanchâtre d’une maison qu’on aurait empoisonnée à l’arsenic. La rivière coule trois terrasses plus bas. L’humidité ne peut pas venir de là c’est ce qu’on se dit. Le torchon maternel utilisé pour la dernière fois juste avant la mise en vente emmène au passage des fragments de carrelage. C’est un rouge de surface, même pas teinté dans la masse, le carrelage montre son vrai visage. Torchon nettoyé, posé derrière la porte dans l’entrée pour les visiteurs s’essuyer les pieds avant d’entrer comme elle m’a appris. Du bout du mien, pointure 39, rajuster les bords une dernière fois. Moquette sable à l’entrée dans les lieux. Il faut appréhender ce nouveau matériau, pas hygiénique, impossible à laver. Regard dubitatif. Se pencher au-dessus. Achat d’un aspirateur. Poils de chien / émiettée de nourriture sous la chaise d’enfant / pas de taches de boue. On fait comme les gens d’ici, on enlève ses chaussures qu’on laisse à la porte de l’appartement avant de rentrer chez soi. C’est par le corps qu’on va l’apprivoiser, sa douceur, son moelleux invitent à s’en approcher. On fait ce qui ne se fait pas, s’asseoir par terre, se coucher à terre. A même le sol avec l’enfant, jouer. Il apprend à marcher et c’est sans chaussures. Moquette prune. Ecriture à la main dans un cahier à spirale, face au jardin sombre d’arbres trop proches et d’une pluie permanente. Ecrire dans la douleur pour trouver un sens, on dira ça comme ça. La place du « ça » dans mon écriture à la fois belgicisme et extériorisation non définie, tenue à distance de quelque chose, obligée d’écrire dans cette distance-là... Cette moquette prune encore, la même, mais écriture sur ordinateur dans cette pièce intitulée bureau. Quand les enfants sont à l’école. Les premiers écrits que je publierai. Et me revient sa fin tragique. Des toilettes bouchées et ça refoule par la douche et ça passe sous la porte et la première touchée, c’est elle, une moquette pas choisie à la couleur improbable qui était de ma couleur préférée. Gangrénée, il faut tout arracher. Déchirement. Du lino partout en remplacement à cause des allergies de l’aînée. Choix d’un sol facile à nettoyer. Tant pis pour le réconfort du pied pointure 38. Son dernier sol sera en lino bleu. Jamais elle ne posera le pied sur lui. Les bords remontent sur dix centimètres le long des murs pour l’hygiène sans doute, que ce soit facile à désinfecter. Pour une fois le côté pratique, elle s’en fout. Elle est dans le coma. Des heures mon regard perdu au sol, à fixer une sorte d’inscription noire, quelque chose a déteint, s’est imprimé à vie sur le sol en lino bleu. Une empreinte d’un incident dont je ne saurai rien. [↑](#footnote-ref-5)
6. Je suis restée. Je suis restée là où j’étais. J’ai attendu sans rien faire. J’ai été forcée. J’ai été extraite et à partir de là on a pu dire de moi elle est née. Je suis née sans avoir rien fait. Je n’ai rien fait pour ça. J’ai attendu et surtout je n’ai pas poussé. Je n’ai rien demandé et malgré tout je suis née. J’ai ouvert les yeux. D’abord j’ai ouvert les yeux, puis j’ai cligné, ai vu, cru voir et ce n’était pas la réalité. J’ai vu des choses et c’en était d’autres. J’ai respiré, j’ai bu, j’ai roté, j’ai laissé mon corps continuer. J’ai fait le minimum. J’ai obéi. Surtout j’ai obéi. J’ai limité les dégâts. J’ai suivi. J’ai peu pleuré sauf quand les animaux meurent dans les histoires, j’ai peu crié. J’ai appris. J’ai imité. J’ai retenu, récité, mémorisé. J’ai oublié aussitôt après. J’ai gardé de la place pour imaginer. J’ai imaginé. J’ai joué. J’ai aimé jouer. J’ai voulu recommencer. J’ai voulu ne faire que ça. J’ai étudié par obligation. J’ai réussi ce qu’il fallait réussir pour pouvoir aller jouer. Je suis allée jouer. J’ai joué toute seule, j’ai joué avec les autres. J’ai donné, j’ai prêté et parfois confondu les deux. J’ai observé les petits et les grands, ceux que j’aimais et les autres aussi. J’ai compris des choses. J’ai voulu comprendre ce que je ne comprenais pas. J’ai réfléchi, déduit, démontré, examiné. J’ai écouté, évalué, jugé. Je me suis posée des questions. Je me suis posé la question de savoir si ce texte était dans les clous, s’il décrivait bien ma façon d’être au monde. J’en ai conclu qu’en résumé j’avais perdu beaucoup de temps, que j’avais perdu le temps d’avant, que je ne le retrouverais plus, à force d’attendre alors que je croyais me dépêcher, mais que tout ce temps perdu constituait le temps nécessaire à ma gestation avant de pouvoir écrire ce que je suis aujourd’hui : je suis vivante. Et quand j’écris plus encore, je le sens, qu’à tout autre moment. J’ai dansé, j’ai prié, j’ai nagé. J’ai récité des prières. J’ai entendu je suis le verbe. Je n’ai pas compris. J’ai prié quand même. J’ai beaucoup nagé. J’ai mangé. J’ai volé pour manger une nourriture qui m’était refusée. Puis j’ai étouffé en mangeant toutes sortes de chagrins. J’ai fait de longues études par obligation pour avoir le droit de sortir le soir et le week-end. J’ai embrassé. J’ai dit je t’aime. J’ai dit je t’aime et parfois c’était vrai. J’ai prié pour être plus gentille, pour pardonner. J’ai prié pour être plus pour être moins et finalement j’ai arrêté de prier. J’ai donné la vie en croyant que c’était un cadeau. J’ai mis au monde comme si c’était suffisant. J’ai donné le sein et même les deux. J’ai joué avec mon corps, avec mes muscles, avec ma souplesse, avec ma force aussi. J’ai expérimenté mon enveloppe corporelle sans réaliser qu’elle m’appartenait. J’ai réalisé enfin que ce corps n’appartenait qu’à moi seule. J’ai joué à aimer. J’ai dit je t’aime et je le pensais. Puis j’ai dit je t’aime et ne le pensais pas. J’ai oublié comment c’était de dire je t’aime. J’ai oublié comment ça se disait. J’ai acheté des maisons. J’ai fait des promesses que je n’ai pas tenues. J’ai écrit des lettres. J’ai écrit une lettre par jour pendant deux ans. J’ai hésité, j’ai tergiversé et en fin de compte je n’ai pas bougé. J’ai attendu. J’ai écrit un livre puis j’ai écrit pour mes tiroirs. J’ai déménagé. J’ai perdu les clés des tiroirs. J’ai retrouvé l’envie de dire je t’aime. J’ai appris à le dire et je le dis tous les jours. J’ai appris comment faire écrire les autres. J’ai fait écrire. J’ai écouté. J’ai admiré. J’ai encouragé. J’ai dit j’ai aimé. J’ai bercé et consolé un bébé qui n’était pas le mien. J’ai demandé pardon. J’ai pensé à dire merci. J’ai remercié les gens qui avaient compté et je pense que le compte y est. J’ai relu très peu de ce que j’avais écrit. J’ai travaillé dur mon dernier texte après avoir crié au secours. J’ai osé demander de l’aide. J’ai accepté de payer pour qu‘on me la donne. On peut donner une chose même si on se fait payer. J’ai donné des ateliers d’écriture. J’ai donné de mon temps et j’ai gardé des enfants petits. J’ai rejoué avec eux aux jeux d’autrefois. Et là je ne voulais plus du tout ne faire que ça. Avec lui, Sheaffer, j’ai écrit ce texte. [↑](#footnote-ref-6)
7. Une boîte en carton bleu clair et beige         avec une séparation        en carton d’un côté des cylindres        creux        de l’autre les mêmes quelques millimètres de moins pour qu’ils s’emboitent parfaitement quand        la main du père        si grande qu’elle attrape à elle seule le ballon de basket les dimanches de match        dispose sur une feuille blanche        carrée        d’un côté cul posé contre elle prêt à recevoir        le demi-cachet en pain azyme        attend que le main ait plié en deux        une autre feuille        trait parfait que la pliure        et dedans en dôme la préparation de poudre blanche        tapotement de la main droite par la gauche        ou l’inverse        pour que ce mouvement souple        infime        laisse glisser dans chaque cachet        un filet poudreux        si continu qu’il en paraît liquide        et les demis-cachets récipients se remplissent        ligne après ligne        et au dernier la feuille        vide        complètement        pas avant lui pas après        et un à un la main emprisonnera la poudre médicament        avec le demi-cachet chapeau comme on rabat un capuchon        main écriture indéchiffrable du père        sur l’étiquette        à en-tête        Pharmacies du Peuple        posologie pour guérir        simple net et précis        tout un univers sous sa responsabilité         arraché au chaos        Avant lui sa mère        sa main gauche enserrant contre sa poitrine        si près du cœur        dans l’autre le grand couteau        aussi long que la largeur de son corps sous le tablier        avec ses grandes dents        trop près du cœur pense l’enfant        qui a peur        qui répond à la question        fine s’il te plaît        la grande miche        un peu brune sur le dessus        bombée mais plate par dessous        bien cuit le pain c’est ce qu’on demande quand on court au camion        la main appuie le couteau        enserre la miche        la lame attaque la croûte        économie de mouvement        va-et-vient précis et régulier        jusqu’au bout        rattraper la tranche rien ne sera perdu        et la pose devant l’enfant sur l’assiette tendue        soulagement lorsque la main repose        le couteau passé si près        du cœur. Arracher leurs gestes à l’oubli. [↑](#footnote-ref-7)
8. La lame du couteau une lame sans dent plate propre comme si elle venait d’être lavée d’avoir été soigneusement essuyée contre la mie de la tartine enfoncée dans le mou suffisamment que tout s’y dépose confiture et même le gras collant du beurre et quand elle impeccable son tranchant perpendiculaire à la nappe avec elle ramener les miettes du repas là où le pain de chacun s’est posé autour de l’assiette la lame raclant vers un centre imaginaire et finalement en ce point un petit monticule miettes blondes et brunes un peu de farine aussi ou parfois du plat de la main rassembler mais de toile cirée jamais sur la table vernie construite par le père du père dès l’heure du repas une nappe en tissu posée en losange laissant apparents aux angles les triangles du bois exposés aux regards à l’admiration matériau vénéré caressé des yeux autant que de la main couches de vernis successives dans la hantise de protéger et cris aussitôt si verre posé dessus sans protection quelque chose en dessous vite l’épaisseur du vernis n’y change rien cris sacrilège c’est travail d’autrui et il faut respecter dont le geste me demeure inconnu inconnu aussi le grand-père mort à 50 ans avant ma naissance qui rompt la tradition part travailler en usine malgré ébénistes de père en fils malgré le métier transmis je ne connais de lui que les meubles qu’il a construits pour chez lui pour sa fiancée mais sa main travaillant le bois pour les pieds de la table symétriques et ronds c’est mystère de fabrication et les fleurs sculptées dans le bois à la tête du lit ses instruments et ses gestes perdus dans l’oubli reste la table la mienne pour toujours mais avant sacrilège d’une belle-fille ma mère son travail dans la toxicité des produits mains attaquées abîmées pour décaper gratte frotte ponce efface les couches successives me fait cadeau de la table héritée table dénudée bois clair, brut et doux, vulnérable mes cris comme en échos dès qu’un verre s’en approche. [↑](#footnote-ref-8)
9. Passage : Parti pris de la mettre elle et pas il dehors elle dehors de l’autre côté face à la fenêtre et à travers elle ce sera le dedans raconté ou imaginé ou occulté. Se laisser aller à la suivre elle inconsciemment ramenée à son obsession des murs avec pour seule interruption dans eux des grilles. Poursuivre. Elle regarde de loin de l’extérieur par-delà le rideau du dedans accroché à une tringle souple et le tissu pas tendu mais froncé pour donner épaisseur là où le voilage de trop de transparence échouerait à rejeter le regard indiscret à le laisser cogner au carreau sans espoir de dedans. L’intérieur en vase clos peut continuer. Elle est clouée au lit et le rideau fait son office. Si la main l’écartait ce serait pour cour pavée en pente glissante jusqu’à la grille et de part et d’autre lierre rampant rampant. A cause du rideau l’extérieur reste dehors ne peut pénétrer que par les sons ceux qui diffèrent de sa chambre à elle en ville ici en visite les cloches de l’église toute proche qui n’en finissent pas d’appeler ses fidèles et le chant du coq et rien à faire qu’à les écouter en attendant que les autres s’éveillent. Sur la photo de l’agence immobilière la fenêtre en haut au-dessus du garage comme une fenêtre de chambre à coucher a le même voilage. Trompeuse on pourrait dire. Elle sait, elle, ce qu’il y a derrière, ce que la photo et le rideau cachent. C’est sûrement ce qu’ils rénoveront en premier les gens qui vont acheter. Elle a le corps légèrement plié en deux en accent circonflexe et tous les autres restés en bas sur les pelouses et elle là-haut visage collé au carreau les deux mains doigts serrés posées autour des yeux pour éviter les reflets quand on est décidé à voir à l’intérieur. Les carreaux cassés qui jonchent la terrasse à l’arrière en surplomb du parc ne l’ont pas dissuadée. Et elle envie cette femme en robe d’été jaune d’avoir osé. Aller jusque-là elle n’avait pas eu l’audace. Elle d’abord visière du casque intégral entrouverte elle hume autant qu’aspirent ses yeux et c’est comme si le monde passait à une dimension n+1. Ce trajet à moto puis l’engin garé à côté de la grille ouverte la grille ouverte à cause de l’événement la commémoration 75 ans ce n’est pas rien Jullouville Normandie. Car jusque-là elle toujours dehors au-delà du haut mur de granite qui enferme ce domaine géant et reclus qu’est la colonie de St Ouen. Mais l’ancien pavillon de chasse qu’est le château de la Mare a été construit en 1909 pour être vu et lui contrairement aux bâtiments derrière ne se laisse gommer par aucun mur si haut qu’il soit. La mérule vous croyez c’est ce qui se dit qui explique l’abandon la mérule dans le château ou dans les anciens bâtiments des colonies et chacun parle et a son idée là-dessus et tous ces bâtiments et ce parc abandonnés c’est dommage et c’est tristesse. Les cordons en plastique rouges et blancs pour qu’on n’approche pas et la longueur des bâtiments comme un arc de cercle et ça n’en finit pas et les façades de ces hébergements d’enfants tout l’été avec une succession de fenêtres gigantesques à répétitions, des tas de croisillons, petits carrés au blanc écaillé et entre les parois vitrées des fresques carrées peinture sur béton où des mouettes démesurées alternent avec des vagues dont le mouvement se prolonge d’un bloc à l’autre. Elle voudrait comme la dame en jaune braver les cordons de sécurité et mettre ses mains autour des yeux pour percer à jour la réalité de l’intérieur. Elle peste contre ces rubans rouges et blancs mal tendus qui nonchalamment lui refusent l’accès et contre lesquels en ressac vient taper son obsession des maisons et de leur abandon. Voir le dedans de chez les autres. Elle entend le chant d’un oiseau et elle pense au coucou. C’est sa première baie vitrée dans toutes les maisons qu’elle a habitées. Ça coulisse et il n’y a plus de frontière entre dedans et dehors et c’est la promesse de l’ouvert et c’est bonheur et c’est magie comme un rêve qui se réalise. Une étoile sur le front qui met des semaines à cicatriser c’est ce qu’il lui reste d’une confrontation avec la dureté d’une baie vitrée fermée en réalité. [↑](#footnote-ref-9)
10. Elle est assise dans ce bistrot. Elle lève les yeux... Elle est magnifique. Des cheveux blonds, coiffés comme autrefois les actrices américaines, gonflés, laqués, mis en forme, les pointes remontent vers le ciel au niveau des épaules, façon Grâce Kelly et les autres, les héroïnes des films de Hitchcock... Plus personne ne se coiffe ainsi. Des yeux bleus, un nez droit, des lèvres impeccablement dessinées, ni fines ni pulpeuses, sensuelles sans plus. Tant de perfection dans un visage, c’est ce qui étonne. C’est ce qui accroche le regard. Comme une photographie d’autrefois qui aurait été retouchée. Les pommettes sont hautes et la peau transparente, si pâle qu’on a l’impression de voir au travers. Si fragile aussi et c’est à ce moment qu’on se rend compte que déjà le temps l’a attaquée. Comme toutes les peaux de blonde, elle conservera sa douceur en contrepartie. Cette peau-là a conservé son velouté de pêche, l’œil ne s’y trompe pas.

    Elle porte un tailleur bordeaux, lie de vin peut-être mais pas d’un vin issu d’un terroir gorgé de soleil qu’on admire en levant le verre à la lumière, le lainage est sombre et terne, trop épais pour la chaleur de ce jour. Il enferme le corps, couvre la gorge et la poitrine que l’on devine ronde à la façon dont elle tend la lourde étoffe.

    A ses côtés une femme, âgée et ça se voit de suite, sa mère sans doute. A la différence de l’autre, celle-ci n’a jamais été belle. Il lui resterait quelque chose juste parfois rien que dans la façon de se tenir ou de se comporter. Un méchant corps trapu, un visage informe, des lunettes qui glissent le long d’un nez fort et busqué aux verres très épais, des habits aux couleurs criardes.

    Elles sont assises côte à côte dans ce bistrot qui donne sur le marché du dimanche matin à Divonne-les-Bains.

    Par la fenêtre à hauteur de la rue on voit les gens défiler. Les chiens aussi paradent. Celui-là a les poils longs de Pollux. Ils balayent l’asphalte. Tous sont tenus en laisse, serrés. Impossible de se renifler entre canidés. Ils se font marcher sur les pattes. Les plus petits semblent terrorisés. Les poussettes prennent des allures de rouleaux compresseur lancés à leur trousse. Pollux traîne sa queue à même le sol, tant il craint le parcours. Depuis la fenêtre du bistrot où elle est assise, elle le suit des yeux un moment. La chaleur est déjà forte ce matin. Bientôt la foule diminuera. Les gens rentreront déjeuner, leurs emplettes effectuées, rangées dans un joli panier d’osier neuf en souvenir d’une période révolue. Une fois la semaine ils s’offrent de bons produits, comme ceux d’autrefois, pour oublier ceux de la semaine bâclés et confectionnés au plus vite à partir d’ingrédients du supermarché emballés sous cellophane. Sans parler elle regarde par-delà la fenêtre comme on fixe des yeux un manège qui ne cesse de tourner. Un homme s’approche de leur table apportant des cafés. Pour lui il a commandé une bière. C’est un homme costaud, au corps massif, trapu. Le blanc du tee-shirt fait ressortir sa peau hâlée. Une peau brunie à force d’être exposée au soleil. Des cheveux blancs, blanchis avant l’âge, mais touffus et bouclés. Ils étaient noirs avant, les sourcils en témoignent. Il a un air jovial, d’une gaieté naturelle. Et c’est comme si tout à coup il animait la table où il s’est assis près d’elles deuxes. De sa seule présence il leur communique un peu de sa joie de vivre et de sa légèreté. Elle contraste avec le paquet de muscles qui recouvre son corps et avec le poids que semble porter la plus jeune des deux femmes malgré son aspect frêle et fragile. Elle toute en retenue et lui dans son corps planté.

    A un moment il repart. Pourtant leur entrain perdue, comme un semblant d’allant qu’il vient de leur passer. Elles se mettent à parler quelque temps... Quand elles se taisent, la plus jeune joint les mains. Les serre l’une contre l’autre, les tourne en tous sens, des mains qui tremblent un peu. Dans la douceur des yeux, on devine une cassure ou quelque chose qui ne serait pas né, qui est resté étouffé. Peut-être à cause de cette beauté trop lourde à porter. Là d’où elle viendrait, dans son milieu d’origine, quelle place et quelle utilité aurait pu avoir la beauté ? Dure à la tâche, voilà bien tout ce qu’on demandait à une bonne épouse. Et pour ce que durait la beauté dans de telles conditions d’existence...

    Elle passe les deux mains derrière sa nuque, touche la tendre peau de cou, là où déjà les rides sont creusées, puis joint à nouveau les mains dans un mouvement répétitif qui laisse deviner une certaine nervosité. Ou alors ce serait déception d’être restée en friche comme un espoir qui aurait quitté sa personne, qui se serait évaporé au fil des ans au point qu’aujourd’hui elle est assise là dans ce bistrot un dimanche matin en lisière du marché animé de Divonne-les-Bains, à se demander ce qu’elle a jamais attendu de la vie. Et les mains dans le cou à nouveau pour soulager la légère moiteur de la nuque à cause de ce tailleur qu’elle avait cru adapté, élégant et dont elle regrettait à présent le choix.

    L’homme est de retour dans le bistrot et les rejoint. Il porte des sachets, plusieurs paquets, qu’il lui tend par-dessus la table.

    « C’est bien d’avoir un homme ! »

    C’est ce que dit la vieille et la voix de l’autre en échos qui répète ces mots, c’est bien d’avoir un homme...

    Il se rassied à leur table, heureux qu’on l’apprécie.

    La mère pense à ce que cela aurait été d’avoir un homme. Celui qu’elle s’était choisi, celui dont elle était tombée de suite au premier regard et paf c’était trop tard, éperdument amoureuse et c’était folie, c’est sûr, pour ce qu’elle en avait eu de celui-là, un polichinelle dans le tiroir, voilà et pfuitt, parti sans demander son reste. Oh, comme elle l’avait désiré, lui seul et pas un autre, et pas celui que son père avait choisi à sa place, sérieux, fiable, ennuyeux et laid, si laid, même après elle avait refusé. On ne l’y reprendrait plus, elle se l’était juré et à tous ceux qui lui parlaient d’oublier, maintenant que sa fille avait grandi, de sortir avec ce veuf ou cet autre, elle assénait la même phrase, les hommes, disait-elle, la trente-septième race après le crapaud. Ils n’insistaient pas. Avoir un homme... Elle ne sait plus l’effet que ça fait, même toucher sa peau, elle a oublié. Il y a si longtemps maintenant. Respirer son odeur de sueur. Être écrasée par son poids et en même temps protégée par son bras. Où donc va-t-elle chercher cela ? La protection, elle ne l’avait pas beaucoup connue. Le bras, son père, il s’en servait surtout pour distribuer des taloches une fois qu’il arrêtait de travailler. Tout le monde y avait droit, les gosses comme la mère. La protection, elle a appris à s’en passer et même à s’en charger. On n’est jamais si bien servi que par soi-même. Le goût de l’homme, elle l’a enfoui au plus profond de sa mémoire. Vaguement elle se souvient encore que le père de sa fille, elle aurait bien aimé qu’il reste auprès d’elle. C’est ça qu’elle voulait dire tout à l’heure. Elle se tourne vers sa fille et se dit qu’elle non plus n’a pas eu de chance avec les hommes. Un si beau brin de fille pourtant. Tout bébé déjà, plus jolie que les autres. Pour ce que ça lui avait servi, toute cette beauté ! Elle a pas mieux réussi au final. Et pourtant des occasions qu’est-ce qu’elle en avait eus. Belle comme une vedette de cinéma, comme une star de Hollywood, la vie elle est pas juste tout de même.

    L’homme se lève et se dirige vers le bar. Il paie les consommations. Déjà il remet son portefeuille dans la poche de son pantalon. Ces gestes sont précis. Il est à l’aise, c’est un habitué des lieux. Mais il se ravise et demande : « Combien un petit blanc ? » avant de ressortir les pièces nécessaires. Il les pose sur le comptoir en commandant le verre. Il avale d’un coup son contenu comme pour se donner du courage. Il va lui en falloir. Il veut demander à Blanche... C’est l’heure de rentrer et il veut lui parler. Parler à Blanche qui ne s’appelle pas Blanche, mais Blanche, c’est le nom qu’il lui donne, quand il pense à elle et jamais Gilberte, un prénom donné par une mère un peu comme on se venge. Blanche comme Grâce, princesse qui avait fait flasher Hitchcock, même fibre, même tristesse aussi tout au fond des yeux, sauf que Gilberte n’était pas née dans un berceau de dollars.

    Gilberte regarde par la grande baie vitrée du bistrot tout le beau monde venu faire ses courses sur le marché le plus cher de France, à cause de la Suisse à 5 minutes. En hiver c’est ronde de manteaux de fourrure, même les chiens sont certifiés purs races. C’est cinéma permanent mais en vrai. Son regard est attiré par les cris d’une femme : « Julie, Julie, mais qu’est-ce que tu fous ? Je te cherche partout ! » Un enfant au visage anxieux court maladroitement vers sa mère. Un bain de soleil qui découvre des épaules et des sandales qui entravent la course malaisée dans la foule. Arrivée devant sa mère, elle reçoit une gifle magistrale. « Ça t’apprendra à ne pas regarder où tu vas ! » L’enfant ouvre de grands yeux incrédules en portant la main à sa joue. Les larmes qui lui montent aux joues, elle hésite à les retenir. La peur y aurait suffi, pense Gilberte, la gifle lui apprendra juste que la vie est injuste. A cet instant les yeux de l’enfant rencontrent le regard bleu et attentif par-delà la vitre, posé sur elle avec tendresse. Ce sera pleurs et sanglots bruyants, l’enfant vient d’en décider. Et tandis que sa mère la tire par la main sans ménagements, elle s’éloigne peu à peu le visage déformé par les pleurs tourné vers la dame assise à la fenêtre comme un adieu.

    Gilberte en garde le cœur serré, se demande quelle mère elle aurait été si son avortement clandestin n’avait pas mal tourné. Mais à quoi bon... Les mots secs de la bonne sœur à l’hôpital, elle les portait encore... Grossesse jamais plus... bébé pas pour elle jamais... Dieu voit tout... ton crime... prie... prier pour demander sa grâce... Tournée vers le mur, tout son corps ramassé autour de son ventre, pour ne pas montrer ses larmes. Pleurer, plus jamais. S’amuser alors, comme on peut. S’y tenir et tenir, dès qu’elle avait pu se remettre debout. Elle plaisait aux hommes, ne risquait plus de tomber enceinte. Des occasions, elle en avait, à cause de son métier, vendeuse au rayon hommes de prêt à porter. Ils venaient indécis, demandant conseil, un avis, le sien, leurs propos ambigus autant que leurs sourires. Elle les repérait de loin ceux-là. Des célibataires ou des hommes mariés. Dans le tas, elle aurait pu, il aurait suffi, d’autres avait eu plus de chance, en rencontrer un qui lui aurait convenu, un qui aurait été différent des autres, juste un homme convenable, elle ne demandait pas la lune. Mais celui-là n’était jamais arrivé et peut-être que dans le fond ça l’arrangeait, la confortait dans l’idée que sa mère se faisait d’elle, une coureuse, comme ton père. Et tout ce qui suivait qui s’adressait à cet homme, le vice dans le sang, ne pensait qu’à ça, dès qu’il avait eu ce qu’il voulait, passer à une autre, plus d’homme, plus jamais, un seul et ça m’a suffi, après toi j’avais de quoi m’occuper, plus de temps pour autre chose, on s’aimait tellement toutes les deux, tant que tu as été petite. Après ça t’a démangée pareil que lui. Quand tu es tombée enceinte, tu aurais pu rentrer vivre à la maison, j’aurais élevé le petit. Mais non, tu as voulu faire autrement, continuer à t’amuser encore et encore... Elle claquait la porte pour ne pas entendre la suite et restait quelques mois sans lui rendre visite. Au début ça lui arrivait encore, pleurer en roulant à l’abri dans sa petite voiture. Mais cette révolte-là aussi s’était asséchée avec le temps.

    A cause de la gifle et des pleurs de la petite, Gilberte bute sur cette question-là, est-on jamais une bonne mère, aurait-elle été une mère comme sa mère, aurait-elle fait mieux, ne le saura jamais.

    Pietro a fini de payer les consommations. Il revient vers leur table. Sans doute est-il temps de rentrer. Elle décroise les jambes et se lève. Elle ne porte pas de bas avec son tailleur trop chaud. Finis aussi les talons hauts ! Depuis qu’ils l’ont remerciée sous le prétexte que la clientèle masculine apprécie d’être conseillée par des vendeuses plus jeunes, surtout moins payées mais ça ils ne l’ont pas dit. Elle savoure la sensation de ses jambes nues. Des années à les emprisonner dans des panty épais, bas de contention obligent avec ces interminables stations debout. Lorsqu’elle rentrait chez elle, ses ongles sur sa peau à se gratter durant des heures tant ça la démangeait. Ce temps-là est loin. Elle aide sa maman à se lever. Depuis qu’elle ne travaille plus, elles vivent à nouveau sous le même toit. Gilberte a résilié la location du petit appartement à Genève qu’elle occupait depuis plusieurs années. Retour dans le Jura. D’un geste machinal elle regarde son poignet avant de se souvenir que désormais elle a du temps, tout le temps devant elle, plus d’horaire, plus de contrainte. Demain c’est lundi qui se vivra comme un dimanche, le marché en moins. La main de sa mère cherche la sienne, s’y accroche. Comme autrefois elles vont marcher main dans la main.

    Pietro regarde Blanche, enfin Gilberte. Elle est belle encore et surtout elle l’émeut à chacun des regards qu’il pose sur elle. Son corps en retrait d’un visage impeccablement maquillé comme une friche et il saurait lui comment s’y prendre pour y ramener du vivant. Ses chevilles épaissies dans des ballerines qui ne mettent pas en valeur ses jambes, mais leur peau uniformément blanche, jambes de jeune fille encore. Il les regarde se tenir par la main comme des sœurs. Il lui semble que la plus âgée entraîne l’autre dans sa vieillesse et que la jeune ne résiste pas. Elle s’y englue lentement et c’est comme si déjà un peu d’elle avait abdiqué. Combien d’années encore, il pense, avant que le regard sur l’une puis sur l’autre hésite avant de savoir laquelle des deux mère et l’autre fille. Il doit parler maintenant. Elles marchent d’un même pas. Pourtant tout à l’heure il les a entendues, il n’a pas rêvé, elles ont dit et l’une faisait écho à l’autre, que c’était bon d’avoir un homme. Il n’en est plus sûr, se demande si ce n’était pas plutôt façon de parler, un lieu commun, une réminiscence d’un passé révolu. Peu importe il doit parler à Blanche, lui dire qu’il la désire, non trop brutal, qu’il veut s’endormir dans ses bras toutes les nuits que Dieu fait, être à ses côtés pour la protéger, il a tellement envie de lui dire toutes ces choses qui tournent dans sa tête que son cœur est malade à force de garder ça en dedans, chaque fois qu’il la voit, il lui fera une vie douce, il est sûr qu’il pourrait si elle le laissait faire. Comment dit-on cela ? Tout cela et c’est trop. Il ne veut pas l’effrayer, surtout pas la brusquer. On dirait toujours qu’elle est dans la peur ou alors qu’elle est loin comme ailleurs, qu’elle est là mais pas complètement. Il la regarde et les voit toutes les deux devant lui, Blanche accorde son pas à celui de sa mère. Il voudrait aller vers elle, lui prendre le bras pour lui dire... Il faudrait qu’il puisse au moins la toucher, son bras ou son épaule, pour qu’il puisse lui faire passer tout ce qu’il sent enfermé en dedans et qui voudrait s’exprimer. La prendre par le bras au moins... Mais déjà pris le bras de Blanche. Quelqu’un y pèse de tout son poids. L’écarter un moment ? Repousser ce gêneur ? Non, il ne pourra pas. Il ne le fera pas. Il n’est pas homme à ça, bousculer une mama. Blanche se retourne un instant vers lui. Ils se regardent. Dans les yeux de Blanche, est-ce qu’il lit une attente. Il cherche ses mots. Inspire comme avant de se jeter à l’eau. Si seulement il pouvait s’approcher et lui prendre le bras. La mère tire davantage, quelque chose qu’elle veut voir sur le stand de droite. L’attention de Blanche est revenue à sa mère.

    C’est juste avant qu’elle pensait à Pietro qui les suit en portant leurs courses, à Pietro qui est allé choisir des melons et des pêches, il sait lui tâter leur chair ou mettre le nez où il faut. Pietro qui voudrait peut-être qui pourrait peut-être aussi... Qui serait peut-être le bon, différent des autres. Qui prendrait soin d’elle. Elle a senti sa douceur et sa gentillesse. Même sa mère semble l’apprécier. Elle s’étonne d’être encore capable d’éprouver des regrets. Regret de ne pas le connaître mieux, de ne pas lui laisser une chance, de ne pas leur laisser cette possibilité d’un bonheur à deux. Elle a chaud, ce tailleur trop élégant est inadapté, elle se changera dès qu’elle sera à la maison. Il est venu trop tard. S’il était venu plus tôt, quand elle travaillait encore, vivait à Genève... Maintenant tout est différent. Il y a Maman. Elle a besoin de moi. Je ne peux pas la quitter encore, à peine revenue vivre à la maison, après ce que mon père lui a fait, elle mérite peut-être elle aussi d’être un peu choyée.

    Lorsque Blanche regarde à nouveau Pietro, l’attente à disparu de ses yeux. Ce n’était qu’un relent d’autrefois. Il n’y en aura plus. Ce qu’il avait entrevu tout à l’heure n’était qu’un sursaut et c’était le dernier. Blanche n’attend plus rien de la vie, rien que ce qu’elle a déjà. Il vient de le comprendre. Ils échangent des banalités d’usage, tandis que Pietro rend les paquets qu’il portait pour elles. La mère remercie mais se garde de l’inviter chez elle. C’est encore elle qui commande. Ce n’est pourtant pas très loin. Ce ne serait que simple politesse. Mais c’est encore elle la patronne et elle a décidé qu’elle ne se laisserait plus jamais abandonner. Cette fois elle a senti qu’on était passés près. Ca ne se reproduira pas. Elle y veillera. Pour sa fille qu’elle fait ça. Elles ont suffisamment souffert. Toujours à cause des hommes. La trente-septième race après le crapaud. Elle n’a plus l’âge pour tout ça.

    Blanche reprend sa route. Ses épaules se sont tassées. Sa poitrine fière encore quelques minutes plus tôt de la proximité d’un homme tombe et se creuse. Elle ne servira plus. Inconsciemment Blanche gomme ses attributs de femme. Pietro se retourne et de la regarder ainsi il a le cœur crevé. Il est certain pourtant qu’il aurait pu, qu’il aurait su... Su quoi d’ailleurs ?

    La mère de Blanche qui est redevenue Gilberte marmonne comme si elle se parlait à elle-même. Travailler sur les chantiers, ce n’est pas un métier cela, un jour ici, un jour-là... C’est des instables, ces gens-là. Et on ne connaît rien de leur vie. Ils ont peut-être une femme au pays. Comment on pourrait savoir. Il avait l’air bien gentil, c’est sûr. Mais ça m’étonnerait qu’on le revoie. Et qu’est-ce qu’il descendait, mine de rien, bière et vin blanc le matin... C’est pas sa faute, mais c’est des métiers durs, si on boit pas, on tient pas. Mais des alcooliques non merci.

    Gilberte ne dit rien. Elle serre la vieille main un peu plus dans la sienne et continue de marcher. Elle a mal aux pieds. Ne veut plus écouter. Tête baissée, elle voit ses pieds gonflés à cause de la chaleur. Hâte de retirer ses ballerines. Retrouver ses pantoufles. C’est à ça qu’elle veut penser, à ses pieds et à rien d’autre. Elle a mal et bientôt elle sera soulagée. [↑](#footnote-ref-10)
11. Il y a le mur de briques de la maison voisine qui ferme la cour de celle de ma grand-mère. Dans la ruelle, comme elle appelait ce couloir de briques qu’il fallait emprunter pour sortir de la cour. Au bout, débouchant sur le trottoir, une haute porte en bois et pas le droit d’y rester, dans la cour oui, mais pas dans la ruelle car s’y tenir c’est risquer d’attraper la mort. Même juste le corps devant la ruelle et le vent qui s’y cache en profite pour cracher son air glacé tout rassemblé et que juste un pas de côté et il arrête de le souffler. Dans la ruelle interdite sur le mur de la voisine tout autour de quelques briques les joints se sont retirés. Le doigt d’enfant attiré par ces endroits malades comme pour examiner une plaie. Sur le derme c’est à peine abrasif et pourtant le ciment redevient sable et le va-et-vient du petit doigt lui rend sa liberté. Le joint se creuse davantage et absorbe le doigt au-dedans plus profond. Le sable redevenu fluide tombe sans bruit. Il reprend son statut de sable, frère de celui où le pied d’enfant s’enfonce avec bonheur sur la grande plage huppée des vacances avec les autres grands-parents. Très vite cette grand-mère au-delà de la ruelle crie, gronde, rappelle les interdictions, la ruelle pas le droit à cause du froid, combien de fois faudra-t-il le redire, et arrête de faire ça, tu vas abîmer le mur. Et le doigt incrédule, s’il ne se cognait aux interdictions, pourrait-il, en serait-il capable, de ça, menacer le mur de briques, toute la maison, l’écrouler vraiment. Et sans cesse le doigt de l’enfant trop obéissant est appelé par le sable à gratter et toujours cet étonnement face à ce qui semble avoir été construit avec du sable. [↑](#footnote-ref-11)